

La Maison-Dieu, 201, 1995/1, 105-118

Xavier THÉVENOT

LITURGIE, MORALE ET SANCTIFICATION

DANS le climat social actuel, de nombreux chrétiens éprouvent des difficultés à articuler convenablement morale et sainteté. Il arrive même que ces deux réalités soient ressenties comme s'excluant mutuellement. Nos contemporains vivent, en effet, dans un monde marqué à la fois par une sécularisation de plus en plus répandue et tranquillement vécue, et par la reviviscence de certains groupes religieux qui mettent l'accent sur la nécessaire saisie du sujet humain par la Transcendance du divin. Dès lors, la sécularisation renforce chez bien des chrétiens la conviction, issue du kantisme, qu'il y a une autonomie de la morale par rapport au religieux. Le péril devient alors grand de ne plus bien voir en quoi la rencontre sanctifiante du Dieu de Jésus Christ peut modifier ou même éclairer d'une manière nouvelle le champ de la morale. L'éthique des chrétiens tend à se couper de ses racines mystiques, rejetant le théologal dans un arrière-monde sans lien avec l'agir quotidien. Le légalisme desséchant, voire l'idolâtrie de la morale, peuvent être au bout d'une telle démarche.

Quant à la reviviscence de certaines expériences religieuses fortes, elle conduit souvent les chrétiens à

soupçonner la morale de détourner le sujet et les communautés de la relation mystique et transformatrice avec le « Dieu vivant et vrai ». La quête de la sainteté risque, cette fois-ci, de devenir éthérée par manque de confrontation à la consistance propre des réalités socio-économiques, psychiques et corporelles. L'effort de sanctification conduit alors à l'aliénation d'une mauvaise religiosité. Or, la liturgie protège morale et sainteté de cette double errance de l'idolâtrie et de la religiosité. Elle maintient entre ces deux réalités une relation de fécondation mutuelle qui conduit le chrétien à comprendre que se rendre moral c'est accueillir toujours plus la sanctification de Dieu, et que devenir saint, c'est prendre toujours mieux en charge les exigences d'une authentique morale considérée dans son autonomie. C'est ce que nous voudrions montrer en examinant quelques-unes, parmi d'autres possibles, des réalités que célèbre la liturgie, surtout quand elle est eucharistique.

Une homologie de structure

Commençons par rappeler, d'un point de vue philosophique, en quoi consiste la vie morale. Celle-ci est la tentative constamment renouvelée de transformer le temps en une histoire la plus sensée et la plus joyeuse possible ; tentative qui libère de plus en plus l'homme et qui s'opère, tant sur le plan institutionnel que personnel, à la fois par un accueil de l'altérité multiforme, et par la reconnaissance de l'identité (ou « mêmeté ») qui soutend toutes les relations humaines.

Ce travail éthique¹ s'appuie sur les expériences gratuites et gratifiantes de sens que ne manque pas d'apporter l'existence : réussites affectives et professionnelles, amitiés vraies, moments esthétiques, temps d'authentique compassion, consolations d'ordre mystique, etc. Ces expériences sont sources de paix et de joie, et confortent le sujet

1. Dans cet article, les termes « morale » et « éthique », conformément à l'usage commun, seront considérés comme synonymes.

dans sa conviction existentielle que la vie est généreuse, au-delà parfois de toute attente, qu'elle « vaut le coup d'être vécue », bref que la conversion de la durée objective en une histoire sensée de libération, vécue avec d'autres, est chose possible, voire relativement aisée. Toutefois, ce travail éthique rencontre aussi sur son chemin bien autre chose que les seules gratifications. Il se confronte, parfois de façon tragique, au scandale du mal. Celui-ci prend bien des formes qu'on peut regrouper à la suite des philosophes en deux grandes catégories : le mal physique subi (maladies somatiques et psychiques, catastrophes naturelles, etc.), d'une part, et le mal moral commis, expression de la liberté aliénée de l'homme, d'autre part. Cette très rude expérience du mal déstabilise le sujet et ébranle ses convictions sur la belle générosité de la vie. Elle transforme la conversion du temps en un combat. Celui-ci conduit à poser, parfois dans la nuit extrême des sens et de l'esprit, un acte de foi et d'espérance en la vie, par lequel est « transgressée » l'absurdité du moment en vue de choisir d'aimer malgré tout. Ainsi, l'existence morale se fonde toujours sur une décision de se fier à autrui et à soi-même² ; décision à réassumer courageusement autant de fois qu'il le faudra. C'est pourquoi on peut définir la vie morale, par une formule qui n'est paradoxale qu'en apparence, comme un mémorial de l'absurde qui, s'appuyant sur les expériences de paix et de joie, lutte contre l'absurde. Cela afin que se déploie dans le monde la logique de l'amour. Le terme « mémorial » a été choisi dans cette définition pour bien signifier que le combat moral, qui, à certains moments d'ailleurs, se fait oublier comme combat tant la vie apporte sa généreuse contribution à l'invention³ du sens, ne doit jamais être vécu dans le déni du mal multiforme⁴, mais

2. Le croyant ajouterait : et à Dieu.

3. Avec les deux acceptions de ce terme : trouver un « déjà-là », créer un « pas-encore ».

4. On sait que le déni fonctionne suivant la logique fétichiste du : « Je sais bien... mais quand même. » « Je sais bien que le mal existe, mais quand même faisons comme si le mal n'était pas réel. » On construit alors une éthique qui dénie le tragique.

doit dans un mouvement d'espérance choisir de réaliser un monde de plus en plus humain, tout en gardant les yeux bien ouverts sur les zones tragiques de l'existence, tant dans les domaines écologiques que dans les domaines économiques, politiques, interpersonnels, et individuels.

À lire attentivement cette définition, on perçoit qu'elle évoque irrésistiblement pour le chrétien ce qu'il peut dire de la liturgie eucharistique. Celle-ci est bien en effet un mémorial de l'absurde ; de cet absurde en quoi consiste l'aliénation d'une histoire conduisant à rejeter de façon inique un sauveur innocent. Mais ce mémorial, loin d'enfermer dans la désespérance qui ne ferait qu'aggraver la puissance du mal, lutte contre l'absurde. Il est en effet aussi et d'abord mémorial et célébration actualisante de la résurrection, victoire de Dieu sur les puissances de la mort. Il est célébration du caractère hautement raisonnable de la décision au fondement de toute existence morale, à savoir la décision de se fier et d'espérer. La liturgie remet le chrétien, par-delà l'absurdité apparente de la kénose de la croix et par-delà le questionnement radical opéré par la mort, devant la fécondité du choix de la foi, de l'espérance et de l'amour. Fécondité qui, notons-le, ne vient pas d'un effort stoïque de l'homme mais d'une initiative gratuite d'un Autre qui se révèle comme Amour libérant et surabondant, saisissant sa créature pour lui permettre d'aimer à son tour. C'est pourquoi, là encore, ce que célèbre la liturgie rejoint, assume, purifie, et transfigure ce qui est au cœur de toute morale authentique : l'expérience paisible et joyeuse d'une gratuité et d'un excès. En effet, pour le sujet qui fait le choix en faveur du sens — en quoi réside, avons-nous dit, la décision fondatrice de la vie éthique —, ce choix se vit dans l'expérience d'une précédence, d'une gratuité et d'un excès : des propositions de sens précèdent le sujet et contribuent à le constituer, elles lui procurent gratuitement des expériences joyeuses d'estime de soi-même et de créativité dans le respect et le souci d'autrui ; elles excèdent enfin ses requêtes primitives en substituant à une recherche fusionnelle la découverte du désir qui

creuse la relation avec soi-même et avec l'autre. Il apparaît ainsi qu'il y a une homologie de structure entre la vie morale et la liturgie. S'il est un acte moral, au sens d'un acte conforme à la structure même de l'existence morale, c'est bien la célébration liturgique. Aussi se laisser sanctifier par la participation aux mystères liturgiques, est-ce dans le même mouvement se structurer dans l'existence morale.

Autonomie de l'éthique et théonomie de la sainteté

Comme l'a bien souligné l'encyclique de Jean-Paul II, *Veritatis splendor*⁵, une des principales difficultés de l'existence morale pour le chrétien est de bien articuler la juste autonomie de l'éthique avec la théonomie de l'agir, c'est-à-dire avec le fait que l'agir trouve sa règle dernière dans la Loi de Dieu telle qu'elle se donne à connaître dans le dépôt révélé et dans la loi naturelle. Ou bien l'autonomie de l'éthique risque de se transformer en orgueilleuse autarcie, conduisant l'homme à une attitude prométhéenne qui lui fait oublier que la morale elle-même a besoin d'être sauvée ; ou la théonomie risque d'absorber la juste autonomie de la création, et en celle-ci de la raison pratique, conduisant alors les chrétiens à une fallacieuse et fort dangereuse théocratie qui élimine les médiations de la raison herméneutique dans la détermination des exigences de la volonté de Dieu sur l'homme. Dans le premier cas, la morale annule la quête de sainteté. Dans le second, la sanctification se fait immorale. Or, la liturgie apprend au chrétien à articuler sainement autonomie de l'éthique et théonomie de la sanctification, c'est-à-dire à vivre dans la logique de ce que *Veritatis splendor* appelle « une théonomie participée » (n° 41).

La liturgie est tout d'abord un rappel insistant de la *théonomie*. En effet, et dans son fond et dans sa forme,

5. JEAN-PAUL II, *La Splendeur de la vérité*, Éd. du Cerf, 1993.

elle met le chrétien qui cherche à se moraliser, devant la Transcendance créatrice et salvifique de Dieu. Pour qui vit une liturgie, sacramentelle par exemple, pas moyen d'oublier que l'agir de l'homme s'origine en la générosité créatrice de Dieu, est soutenu sans cesse dans l'existence par sa Providence, est finalisé par le face-à-face dans la béatitude avec le Seigneur vivant et vrai. Pas moyen d'occulter que le passage obligé de cet agir est, en raison de la perversion peccamineuse de la liberté humaine, la croix. Pas moyen de négliger le fait que le véritable avenir de l'homme ne surgit pas d'abord du déploiement dans le futur de ses propres potentialités laissées à elles-mêmes, mais de la Résurrection salvifique du Christ qui le fera vivre dans un Royaume où il n'y aura plus « ni cris ni larmes » (Ap 21, 4).

Bref, parce que la liturgie est « le sommet auquel tend l'action de l'Église et en même temps la source d'où découle toute sa vertu ⁶ » ; parce qu'elle est « l'exercice de la fonction sacerdotale de Jésus Christ, exercice dans lequel la *sanctification* de l'homme est signifiée par des signes sensibles, et est réalisée d'une manière propre à chacun d'eux, et dans lequel le *culte* public intégral est exercé par le corps mystique de Jésus Christ ⁷ », le chrétien qui s'en inspire ne peut plus vivre l'agir moral comme autolibération promothéenne, mais comme chemin de sanctification et d'action de grâce rendue à Dieu. Est ainsi repoussée la tentation d'idolâtrer de façon mortifère l'effort éthique, puisque celui-ci, dans la célébration, se révèle fruit de la sanctification du Christ. Et à la place de cette tentation surgit la conviction qu'il est possible de vivre envers Celui à qui l'on doit tout, non pas suivant une attitude obsessionnelle qui chercherait à effacer la dette originelle, mais suivant la joyeuse insouciance (Mt 6, 34) de qui se sait aimé de façon gratuite et surabondante. Dans la liturgie, la morale est englobée par la sanctification qui elle-même conduit à un sacrifice de louange. L'effort

6. VATICAN II, *De sacra liturgia*, n° 10.

7. *Ibid.*, n° 7. C'est nous qui soulignons.

moral devient « une offrande agréable, sanctifiée par l'Esprit » (Rm 15, 16) d'un « fils dans le Fils⁸ », à un Père qui fait lever son soleil sur les méchants comme sur les bons (Mt 5, 45). La théonomie célébrée par la liturgie permet de mieux saisir que suivant la belle expression de Lévinas, « l'éthique est une optique spirituelle », c'est-à-dire ouvre les yeux sur la profondeur du mystère de Dieu.

Cependant, dans le temps même où elle met l'accent sur la Transcendance créatrice et salvifique de Dieu, la liturgie rappelle au chrétien l'*autonomie* de l'ordre créatural et donc aussi la juste autonomie de la raison pratique. Cela est particulièrement clair dans la célébration eucharistique. Au cœur de celle-ci, en effet, « le pain et le vin, fruits de la terre et du travail des hommes, deviennent corps et sang du Ressuscité » par la puissance de l'Esprit. Cette présence réelle du Christ « est l'anticipation sacramentelle dans l'ordre de l'histoire de l'identité radicale du monde dans l'ordre de la Résurrection » (Gustave Martelet). Elle est manifestation que la Seigneurie du Christ sur le monde s'exerce simultanément en sa nature divine et en sa nature d'homme ayant un corps ressuscité. Or le corps c'est un réseau de relations, au cosmos, à soi-même, et aux autres ; relations qui se vivent ici et maintenant et qui sont marquées par l'épaisseur de l'histoire. Aussi, dire que le Christ est Seigneur en son corps ressuscité, est-ce affirmer qu'il exerce une relation libératrice avec le cosmos et l'Histoire, tout en laissant subsister pleinement la consistance propre de ce cosmos et de cette Histoire.

La célébration eucharistique montre donc à l'évidence que l'autonomie de l'ordre humain n'est non seulement pas détruite par sa « christification » sous l'action de l'Esprit mais que, grâce à elle, elle est pleinement rétablie alors qu'elle était aliénée par le péché, et qu'elle est même promise à une transfiguration qui dépasse ses

8. Voir *Veritatis splendor*, n° 18.

possibilités intrinsèques. Cela est également vrai pour la raison pratique qui fait partie de l'ordre humain. En Christ, la morale trouve une autonomie qui, loin d'être une autarcie peccamineuse qui refuse de se reconnaître reçue de Dieu, est selon le mot de *Veritatis splendor* une « théonomie participée ».

Plusieurs conséquences surgissent de ces vérités jaillies de la liturgie. Tout d'abord, jamais la sanctification ne doit sombrer dans une éthique qui ferait considérer le monde comme simple occasion d'autre chose, à savoir un « salut de l'âme ». Elle doit au contraire se réaliser selon la conviction que c'est ce monde en sa mondanité même qui deviendra par la Résurrection un monde *autre*. Le saint, qui vit suivant la logique liturgique, au fur et à mesure qu'il se sanctifie, aime toujours plus le monde. Il aime donc aussi en ce monde l'effort de tous ceux qui, par la réflexion morale, cherchent à humaniser davantage l'homme. Aussi est-ce avec résolution qu'il est prêt à entrer dans le dialogue éthique bien mené que proposent de nombreuses instances sociales contemporaines : comités d'éthique divers concernant les sciences biomédicales, l'informatique, les médias, l'économie, etc. La fréquentation de la liturgie apprend à rendre grâce pour le sérieux éthique dont font preuve tant de nos contemporains, et à apporter sa pierre à la reconstruction de certains corpus normatifs qui ont été ébranlés par ce que Thomas Kuhn appelle les changements de paradigmes. Elle apprend aussi à rester critique par rapport à certains consensus éthiques dans nos sociétés, car toute célébration liturgique fait, comme on l'a dit, mémoire du péché du monde. Enfin, elle apprend à ne pas survaloriser la morale, car, pourrait-on dire en paraphrasant l'apôtre Paul, « elle passe la figure de la morale » pour faire place un jour au retour du Christ qui aura pour effet la transfiguration totale du monde.

Liturgie, quête de l'absolu et sanctification

La sanctification est souvent vécue par de nombreux chrétiens comme quête de l'absolu. Celui-ci est alors confondu avec le Dieu de Jésus Christ. Il est vrai que la radicalité, mal interprétée, de certaines paroles de Jésus peut contribuer à alimenter cette confusion qui, se fondant sur la vision ontothéologique de Dieu, fait le jeu des souhaits de l'inconscient. L'absolu, comme l'indique bien l'étymologie, dénote une entité qui est totalement déliée, hors-relations. En ce sens, rechercher l'absolu satisfait la quête infantile d'omnipotence, puisque le trouver est censé donner une condition au-dessus de la condition finie de l'homme, qui, elle, est toujours marquée par des liens partiels. C'est pourquoi la réflexion freudienne sur la pulsion de mort comme force de déliaison montre à juste titre que la quête de l'absolu est mortifère. Il n'est d'ailleurs que d'être attentif à l'actualité pour percevoir que l'absolu nourrit de fait les pires fanatismes, certaines épurations ethniques, et bien des ascèses suicidaires.

Or, la liturgie fait comprendre au chrétien que la sanctification est certes une recherche de radicalité, c'est-à-dire une conversion à la racine de toutes les tendances humaines, mais qu'elle est tout le contraire d'une quête d'absolu. Elle réside, à la suite du Christ sous le dynamisme de l'Esprit, dans l'assomption de multiples liens. Elle est expérience paisible et joyeuse de la finitude, dans la reconnaissance de la Paternité divine. En ce sens, elle assume pleinement le dynamisme de la vie morale qui est toujours le déploiement d'une liberté se reconnaissant « seulement humaine ». Explicitons.

Tout d'abord, la liturgie chrétienne est trinitaire ou elle n'est pas. Aussi célèbre-t-elle non pas un absolu mais un Dieu qui, *ad intra*, est — selon les termes de la scolastique — une circumincession de relations. Célébrer la vie trinitaire, c'est donc être renvoyé non pas à une

unité monolithique, mais à une unité différenciée et différenciante. C'est du coup comprendre que la vérité de l'homme, créé à l'image de Dieu, n'est pas dans le hors-relations de l'absoluité, mais dans les relations « partielles » — et non pas totalisantes — assumées suivant la logique de l'*agapè*. Cela est encore plus clair quand on prête attention au fait que la liturgie célèbre la vie trinitaire telle qu'elle apparaît dans l'économie du plan divin. Or, celle-ci montre combien le Dieu révélé par Jésus Christ est un Dieu relationnel qui par la Création, l'Alliance, l'Incarnation et la Rédemption se lie définitivement à l'humanité, et fait de celle-ci une créature nouvelle. Le Dieu infini assume pleinement la finitude, non pas pour la supprimer mais pour en faire ce en quoi vont se vivre authentiquement les relations de paternité et de filiation.

Pour une autre raison encore, la liturgie remet sans cesse le chrétien devant la nécessité d'accueillir la condition finie de l'homme : elle met la corporéité au centre de ses célébrations. Elle signifie en effet la sanctification de l'homme et le culte rendu à Dieu par des signes *sensibles* et par des rites publics qui mettent en œuvre toute une symbolique. Ces rites et ces symboles engagent le corps et le psychique en ce qu'ils ont de plus archaïque, mettant ainsi celui qui les pratique devant une certaine opacité de l'être, l'obligeant à prendre acte que la vérité de l'homme, et *a fortiori* celle de Dieu, résistent à tout savoir absolu. Dans les rites, celui qui vit la démarche de sanctification est amené à assumer de façon très existentielle la dialectique de l'autre et du même dont se soutient, comme il a été dit, toute vie morale authentique ; car les rites mettent en œuvre, en vue de les réguler, une série de réalités qui toutes font saisir le soi-même comme autre que simplement soi : le corps sexué, l'agressivité, le sacré, le langage symbolique...

De même, la liturgie est célébration d'une histoire de salut. C'est peut-être là ce qui oblige le plus à quitter le rêve d'une sainteté confondue avec l'absoluité. Se sanctifier, c'est d'abord être confronté au temps. Et la

liturgie s'y entend à merveille pour faire percevoir la complexité du temps humain que Dieu a assumé pour en faire une histoire de libération ! La temporalité liturgique est d'abord une alliance subtile de temps linéaire puisqu'elle fait revivre les hauts faits de l'histoire du salut, et de temps cyclique puisque chaque année se reproduit le même cycle de mystères⁹. Ensuite, elle met le chrétien devant des alternances de monotonie et d'événements forts (par exemple : temps ordinaire et triduum pascal) et devant de multiples formes de temps : temps où l'on parle avec l'échec et le trouble (Vendredi saint), temps de travail de deuil (Samedi saint), temps d'attente où l'on creuse le désir (Avent), temps où l'on perçoit la précarité de l'Histoire (Ascension).

Bref, le chrétien qui célèbre la liturgie est conduit à méditer sans cesse sur la difficulté de la tâche éthique fondamentale, à savoir la conversion du temps en histoire. Méditant sur l'histoire d'Israël et de l'Église primitive, dont la liturgie lui rappelle l'aspect complexe, voire tumultueux, il est protégé de sombrer dans des herméneutiques par trop simplistes de son propre devenir et de celui du monde. Il est préparé à comprendre que la sanctification soutient un combat moral qui certes connaît le plus souvent des périodes de paix, mais qui doit aussi affronter des temps d'épreuves, de crises, de lâchetés, de régressions, et d'héroïsme.

Enfin, la liturgie met le chrétien à distance de la tentation d'absoluité car elle invite à quêter la volonté de Dieu à travers un système complexe de lieux théologiques qui se renvoient l'un à l'autre. Tout théologien sait que la recherche du désir de Dieu sur telle personne ou telle société exige toujours la mise en œuvre d'une opération herméneutique compliquée. C'est pourquoi celle-ci est souvent guettée par la tentation de la simplification idéologique qui consiste à isoler un lieu théologique du système organique auquel il appartient, puis

9. Nouvelle manifestation de la dialectique de l'identité et de l'altérité !

à l'absolutiser, et enfin à décréter que par lui Dieu parle sans aucune zone d'ombre. Par exemple, on fera parler tel ou tel verset biblique sorti de son contexte et coupé de ses liens organiques avec la pratique de l'Église et avec une rationalité convenablement mise en œuvre.

Or la liturgie, qui est un lieu théologique tout à fait privilégié (*Lex orandi, lex credendi*), a comme caractéristique de rappeler dans son déploiement même l'importance des autres lieux théologiques. Elle valorise l'Église et sa pratique comme lieu de discernement, aussi bien évidemment que la prière. Elle met au centre de son attention l'Écriture avec ses multiples facettes. Elle rappelle que l'histoire est une réalité où se révèle la volonté de Dieu. En offrant le fruit du travail de l'homme, c'est-à-dire le fruit de son action raisonnable sur le monde, elle souligne que la rationalité droite peut guider vers le discernement des attentes de Dieu vis-à-vis de l'homme. Enfin, par la place qu'elle donne au cosmos, elle invite à ne pas oublier que les œuvres de la création parlent du créateur et de sa volonté. Célébrer la liturgie, c'est donc apprendre à articuler sainement les lieux théologiques, à considérer chacun dans sa spécificité, à circuler de l'un à l'autre, selon une souplesse d'interprétation qui prenne bien en compte la complexité du réel. Dès lors, cela débouche sur une éthique qui se fait humble parce que consciente que le mystère de Dieu et la réalité du monde débordent toujours la compréhension que l'on en a. Cela conduit aussi à un mouvement de sanctification qui, loin de se figer sur une rationalité théologique close, goûte la joie d'une herméneutique toujours vivante du divin, qui le renvoie de profondeur en profondeur jusqu'à l'aveu que Dieu est indicible « car tout ce qui se dit est sorti de Lui ».

Célébration d'un corps perdu, et discernement éthique

La quête de sainteté est classiquement résumée comme étant une *sequela Christi*, telle qu'elle est préconisée par

exemple par le récit évangélique du jeune homme riche : « Va, vends tes biens... et suis-moi. » Invitation qui est la réponse du Christ à la question d'ordre à la fois éthique et religieux que lui pose le jeune homme : « Que dois-je faire de bon pour avoir la Vie éternelle ? » Tout chrétien conscient de sa vocation pose la même question au Christ dans chacun des secteurs de la vie morale : Que dois-je faire pour humaniser mon couple alors qu'il est en difficulté ? Que dois-je prendre comme décision économique alors que la concurrence risque de faire sombrer mon entreprise ? Etc. Les choix moraux du chrétien résultent bien en dernière instance du dialogue qu'il instaure avec son Seigneur. Mais la tentation se fait grande alors de présenter ce dialogue comme un dialogue entre deux personnes du monde spatio-temporel d'ici-bas, qui peuvent dialoguer au moyen de leurs sens. Le Christ ressuscité est alors présenté comme un autrui, comme tout autrui, même si on lui donne une dignité plus grande. Aussi, dans des raccourcis de langage, n'hésitera-t-on pas à dire : Le Christ m'a fait comprendre que je devais... Formulation qui en son fond est évidemment juste, mais qui en sa littéralité risque de faire oublier que le Ressuscité est un autrui qui n'est pas seulement un Autrui transcendant, mais qu'il est, suivant une expression de Lévinas parlant de Dieu, un « autrement qu'autrui ». En effet, comme le rappelle l'épître aux Colossiens, « tout subsiste en Lui » (Col 1, 17).

Il apparaît que la liturgie aide le chrétien à bien maintenir cette dialectique, propre à la morale chrétienne, de l'Autrui et de l'autrement qu'Autrui qui marque l'être du Ressuscité. Notamment en mettant au cœur du triduum pascal, c'est-à-dire en définitive au cœur de tout le temps liturgique, après le temps vide, aliturgique, du Samedi saint, la découverte d'un tombeau lui aussi vide : le corps spatio-temporel de Jésus est perdu ! Comme s'il avait fallu un pénible travail de deuil pour se préparer à comprendre que l'altérité du Christ ressuscité n'est plus une altérité comme celle expérimentée dans l'espace et le temps. Désormais, pour entendre le Seigneur prononcer

ses appels et ses désirs, le chrétien est renvoyé à l'interprétation patiente, tâtonnante, consciente de sa fragilité, faite sous l'action de l'Esprit, des réalités intramondaines que sont les divers lieux théologiques. La liturgie instaure ainsi une saine relation de la sanctification et de la démarche morale. En invitant le chrétien à prier le Seigneur, c'est-à-dire à dialoguer avec cet Autrui qu'Il est, elle évite à la vie morale de devenir une simple et desséchante application de normes. Elle fait de la fidélité éthique l'expression joyeuse d'une relation mystique avec un Tu qui est Amour.

Cependant en signifiant, par ses rites, que le Christ est autrement qu'Autrui, elle oblige le chrétien en quête de sainteté à ne pas « rester les yeux tournés vers le ciel » mais à s'enfouir, avec les hommes croyants ou non, ses compagnons, dans la finitude de l'espace et du temps pour y lire des signes qui lui ouvrent les yeux et sur le mystère de Dieu et sur le mystère de l'homme.

Xavier THÉVENOT